

11.11
1918

49.3

1492

09.12
1905

PHILIPPE B. GRIMBERT

1664

09.11
1989

3,14

90.60.90

39,4

7 700
000
000

122

01.09
1939

01.47.20
00.01

1998

343

75000

3615

8848

2001

21.04
753

11.09
2001

1515

1598

22.11
1963

08.05
1945

LE DILETTANTE

39,4

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Panne de secteur, 2020

Philippe B. Grimbert

39,4

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

© le dilettante, 2021
ISBN 979-10-308-0038-8

Couverture: Camille Cazaubon

*À une certaine époque, il y a plus de
trente ans, le banc de pierre, sous les tilleuls,
était plein de vieillards qui savaient vieillir.*

Jean Giono, *Un roi sans divertissement.*

*On a beau dire, plus ça ira, et moins on
rencontrera de gens ayant connu Napoléon.*

Alphonse Allais

François avait toujours éprouvé à l'égard de son prénom des sentiments contrastés. Il en appréciait l'originalité un peu surannée et vaguement aristocratique, mais, peut-être pour les mêmes raisons, considérait qu'il pouvait évoquer un tempérament précieux, voire flasque ou boursoufflé, comme si le sommet de son crâne se trouvait surmonté d'une crête de coq. Il se désolait de constater ce qu'un simple prénom, dont on était par définition peu responsable, pouvait engendrer. Le sien lui imposait de surjouer une détermination virile, d'adopter des positions tranchées quand il en était dépourvu et surtout d'exercer, lorsqu'il serrait la main d'une personne inconnue, une pression exagérément appuyée, craignant qu'une poignée molle n'indique à son interlocuteur une personnalité du même ordre.

Il avait sollicité ses parents sur les raisons d'un tel choix, mais n'avait reçu de leur part que des explications vagues, ni référence familiale ni clin d'œil à un héros de roman.

Ils reposaient désormais tous deux au cimetière d'Aubervilliers, ayant emporté le mystère de son prénom – si tant est qu'un prénom d'une telle neutralité pût en être l'objet –, et ce dernier se voyait condamné à flotter dans sa biographie comme un *tillandsia*, cette plante sans racines qui s'agrippe au moyen de petits crampons sur n'importe quelle surface avec laquelle elle se trouve en contact.

Quant au reste de sa généalogie, il ne disposait que de rares éléments, un tronc frêle et dénudé sur lequel ne s'enroulaient que de maigres récits, des anecdotes chétives, mais aucune de ces arborescences feuillues qui en révèlent la densité. Sa grand-mère maternelle avait quitté la Nièvre au début du siècle dernier pour y exercer la profession de nourrice dans les beaux quartiers parisiens. Son grand-père, lui, était né en Algérie, mais la mère de François et François lui-même n'avaient conservé comme trace de cet héritage oriental qu'une épaisse chevelure frisottante et

une aptitude à un bronzage franc et direct leur épargnant les coups de soleil et sans doute certains cancers de la peau. L'homme était mort jeune et laissait derrière lui le souvenir d'une nature effacée et silencieuse ayant voué l'essentiel de son existence à une passion pour le Pari mutuel urbain ainsi qu'à la fréquentation des champs de courses de la porte d'Auteuil. Du côté du père de François, la famille était originaire du Havre ou de Rouen, sans doute un endroit entre les deux, car le nom précis lui échappait. Ses grands-parents avaient disparu peu de temps avant sa naissance et là encore François peinait à repérer en lui toute affinité élective avec cette région, même lorsqu'il séjournait à Honfleur le temps d'un week-end.

Il lui restait bien dans ce paysage familial troué une sœur aînée, mais il entretenait avec elle un lien d'autant plus épisodique qu'elle s'était mariée jeune avec un vétérinaire irlandais rencontré au cours d'un stage hippique et résidait désormais dans les Midlands avec son époux et ses deux fils. Bien avant cet événement, leur relation s'était distendue et avait même failli connaître un point de non-retour le jour où, vers sa septième année, elle avait pris seule la décision

de mettre un terme aux bains qu'ils prenaient ensemble. La suite n'avait été qu'incompréhensions et malentendus, et ils s'étaient résolus l'un et l'autre à l'irréversibilité de cet éloignement, ne s'imposant pas plus d'une rencontre tous les trois ou quatre ans ou lors de circonstances exceptionnelles, mariages et enterrements. Leurs existences respectives, leurs modes de vie, leurs goûts étaient dissemblables au point qu'ils peinaient à se percevoir comme frère et sœur et à emprunter quelques-uns des passages creusés durant l'enfance. Ils étaient maintenant comme deux étrangers qui partageraient le vague souvenir d'un séjour touristique dans le même pays.

Loin d'être affecté par ces distensions familiales et autres pointillés biographiques, François éprouvait l'immense satisfaction de n'être en rien conditionné par les pesanteurs de la filiation, ce goût pour les romans familiaux et autres passions des origines dont on ressassait les bienfaits au quotidien, comme si cela suffisait pour assigner à chacun une certaine détermination, une identité ou une quelconque sensibilité culturelle, culinaire ou géographique. Il avait au contraire le sentiment d'une légèreté absolue, d'une liberté pour orienter le cours de son existence en totale indépendance

avec ce qui le précédait et, du moins l'espérait-il, avec ce qui le suivrait.

À ce propos, François était le père d'une fille unique, avec laquelle il communiquait difficilement un week-end sur deux dans la mesure où elle résidait le reste du temps chez sa mère et lui manifestait de toute façon, depuis leur séparation, une vive agressivité. Cette dernière donnait à leur cohabitation des allures de camp retranché, chacun recroquevillé dans son espace privé comme des crustacés dans leur abri calcaire. François, qui supposait que sa fille traversait une période délicate liée aux *événements*, avait renoncé après quelques tentatives maladroites à toute intrusion dans les entrelacs mystérieux d'une adolescente qui avait par ailleurs de grandes difficultés à s'extraire plus d'une minute de la consultation compulsive de son smartphone.

Être père n'avait pas constitué un tournant majeur dans la vie de François. Disons plutôt une modeste courbure sur un trajet rectiligne lui imposant à peine un léger ralentissement. Jeanne était née onze mois après sa rencontre avec Clotilde. Soit, pour être précis, conçue au cours de leur troisième rapport sexuel. Elle ne faisait

pour autant pas partie de la catégorie dite des *indésirés*, aussi qualifiée d'accidents ou de catastrophes selon la nature des conséquences, Clotilde l'ayant informé qu'elle ne prenait aucune précaution. Entre autres caractéristiques, Clotilde possédait de longues jambes et une peau d'une douceur extrême, deux attributs susceptibles de provoquer chez François un profond bouleversement, quel que soit, si l'on ose dire les choses ainsi, le reste du décor. Précisons qu'il n'y avait dans ses inclinations aucune trace de mépris, ni restriction avilissante d'une certaine partie pour un tout. Le respect, voire la dévotion, qu'il portait à certains traits chez une femme relevait tout au contraire d'un hommage puissant et sincère. Clotilde n'avait par ailleurs rien d'une idiote. Issue d'une famille aisée, elle avait effectué une scolarité tout à fait convenable à l'École alsacienne. Chose anecdotique, mais pour le moins étrange, François avait toujours attribué un authentique surplus érotique aux jeunes filles scolarisées dans des institutions privées, ou à la rigueur sous contrat, tout comme il avait toujours éprouvé de vifs émois en caressant une poitrine dont le sillon médian était orné d'une croix dorée. La jeune fille répondait à la perfection à ces deux critères et terminait ses études de droit

à Panthéon. Peu de temps après un master obtenu avec une mention très honorable, elle entrait en qualité de juriste dans le cabinet de propriété industrielle, Bertaut & Blois, que codirigeait Serge Blois, son géniteur.

Le portrait de la jeune fille aurait été incomplet si l'on n'avait ajouté qu'elle aimait la nature, les randonnées en montagne, les chansons de Barbara, l'escalade en salle qu'elle pratiquait tous les samedis après-midi sur le mur d'un gymnase de la petite couronne, les livres d'Amélie Nothomb et de Nicolas Hulot pour l'authenticité et la sincérité de ses engagements.

Il semblerait que François lui ait signifié l'amour qu'il ressentait pour elle peu de temps avant qu'il ne la pénètre pour la première fois. À l'instant même où il découvrit la toison rectiligne et soignée qui entourait son sexe (les filles ne s'épilaient pas encore à cette époque), taillée en rideau selon une perspective fuyante qui lui avait évoqué la rigueur des jardins nationaux du patrimoine. Plus tôt, il avait été bouleversé par l'odeur de lavande qui provenait de sa petite culotte en microfibre, celle-là même qu'il devait retrouver quelques semaines plus tard en s'essuyant la bouche avec une serviette en tissu lors du premier dîner auquel les parents de la jeune

filles l'avaient convié. Cette proximité sensorielle lui procura d'ailleurs une identique émotion, comme seules les réminiscences olfactives peuvent en susciter... Sans doute mère et fille utilisaient-elles les mêmes produits adoucissants, et imaginer les deux femmes dissenter sur les avantages de cette marque lui avait alors donné le sentiment délicieux d'avoir accédé à une niche cotonneuse, une alvéole moelleuse et parfumée à l'intérieur de laquelle il était décidé à s'établir.

À trente ans juste passés, et tandis que François côtoyait la décennie suivante, la maternité représentait pour Clotilde le transept, coupant à angle droit l'allée centrale de sa courte existence pour lui adjoindre cette perspective cruciforme qui donnait sens à toute chose. La façon quelque peu illuminée avec laquelle François lui proposa de laisser la nature suivre son cours lors de leur seconde nuit la bouleversa. Mais Clotilde, une jeune femme en tout point rationnelle, parvint à mobiliser toutes les ressources dont elle disposait encore pour l'inciter à la précaution. Il ne protesta pas, mais se lança dans un long monologue sur le miracle de leur rencontre qui, hors de toute logique, leur donnait à entrevoir la promesse, la folle certitude même, d'un lien solide comme

une corde de chanvre. La métaphore dut plaire à l'escaladeuse en herbe qui, quarante-huit heures plus tard, dans le futon du petit deux-pièces de François situé rue Parmentier, ne lui opposa plus aucune résistance, le fixant d'un regard déterminé tandis qu'en elle s'écoulait la semence de ce presque inconnu.

Il pourrait à bien des égards paraître étonnant qu'une jeune femme de l'âge et de la condition de Clotilde se soit laissé ainsi emporter. Outre le fait que Clotilde rêvait de grossesse comme un enfant du soir de Noël, François offrait toutes les garanties susceptibles d'atténuer certaines de ses hésitations. Doté d'un physique séduisant sur lequel nous reviendrons, François jouissait d'une situation matérielle rassurante. Il était, par le biais d'une donation familiale anticipée, l'heureux propriétaire de son appartement et, après une école de commerce de réputation intermédiaire, installé dans une situation professionnelle à haut potentiel de croissance. Il avait en effet été recruté peu de temps après sa sortie d'école comme commercial junior par Endexon Software Corporation, une start-up hollandaise spécialisée dans la mesure d'audience, où il fut affecté au contrôle de la diffusion des outils de gestion de balises

et autres systèmes d'analyse du trafic sur les marchés internationaux, ce qu'on appelait alors le *tag management*. Par un heureux concours de circonstances, une année à peine après son embauche, la firme californienne Google ouvrait son premier bureau en France. Dans les suites immédiates de la restructuration de son département publicitaire, Andensens, la régie publicitaire de l'entreprise, rachetait Endexon Software Corporation pour étendre ses outils de mesure qualitative du trafic. C'est ainsi que François intégra le service commercial de Google France.

Sans avoir conscience des perspectives de développement qui s'offraient à lui, le salaire que la firme américaine proposait à un jeune chargé du parcours client était des plus attractifs, et les conditions de travail inédites en France. Ces dernières étaient non seulement imprégnées de l'esprit start-up qui commençait à diffuser en Europe, mais se trouvaient agrémentées de quelques spécificités comme la possibilité d'apporter ses animaux domestiques sur son lieu de travail (François n'avait pas d'animal domestique et nulle intention d'en acquérir), la présence d'une salle de sport dans les locaux mêmes de la société, la nourriture bio à volonté sans compter

l'encouragement à la participation ou la promesse d'être rémunéré jusqu'à dix années après sa mort. Bien qu'il soit difficile de déterminer le poids de ce dernier argument auprès de Clotilde, approximativement neuf mois après les assauts rhétoriques et génésiques de son compagnon, la jeune femme donnait naissance, à la maternité Sainte-Périne, à Jeanne, une magnifique petite fille de trois kilos deux cent cinquante grammes.

Les premiers temps ne leur offrirent ni à l'un ni à l'autre l'occasion de regretter leur précipitation. Ils acquirent un spacieux trois-pièces situé au cœur du quartier de la Butte-aux-Cailles et se fondirent harmonieusement dans le groupe des jeunes parents de leur condition qui résidaient aux alentours, accomplissant avec enthousiasme les mêmes rites du quotidien, fréquentant les mêmes lieux, échangeant entre eux des propos cerclés d'intérêts et d'avis communs, hors de toute tension, de toute étrangeté de la langue, tous résidents d'un même désir.

François ne conserve que peu de souvenirs des premières années de la vie de Jeanne. Il n'avait pourtant rien à lui reprocher. Elle fit très vite ses nuits, était d'humeur joyeuse et, comme la plupart de ses camarades de crèche, fort éveillée.

Il fit de son mieux pour s'impliquer avec le maximum d'intensité dans ses nouvelles fonctions, mais dut rapidement admettre que ce qu'il ressentait se trouvait fort éloigné de cette métamorphose, cette lente maturation dans la vie d'un homme censée faire éclore, au même titre que la sagesse vient à l'éléphant, la ruse au renard ou l'espièglerie au félin, un *sentiment de paternité*. Ainsi éprouvait-il, au cours des nombreux après-midis ensoleillés où il conduisait sa fille dans les parcs et jardins de la Butte, plus d'intérêt à scruter au hasard des aires de jeux les jambes des jeunes mères de famille qu'à commenter les prouesses sablonneuses de Jeanne.

François commença à tromper Clotilde environ trois ans après la naissance de leur fille. Son désir s'était émoussé au cours des derniers mois au point qu'il dut un beau matin se résoudre à la triste évidence qu'il préférait une séance de masturbation à n'importe quelle relation sexuelle avec la mère de Jeanne. Il ne retrouvait plus la trace des stimuli visuels, tactiles ou olfactifs que le corps de Clotilde avait pu susciter en lui. Il cherchait à définir, tandis que Clotilde se déshabillait, ce qui s'était absenté du corps de cette dernière au point que son regard paraissait

Silicon Valley et ses apôtres. Prise d'une répulsion, d'un refus du corps à accomplir un geste pourtant aussi mécanique qu'un brossage dentaire, elle ne pouvait plus ouvrir la page d'accueil de Google et encore moins s'en servir. La simple exposition des petites lettres polychromes bleu, rouge, jaune, bleu, vert, rouge lui donnait la nausée. Le visage de François lui apparaissait alors comme un reproche. Elle avait essayé en vain un autre moteur de recherche avec la sensation d'avoir échangé une Ferrari contre une diligence. Anabelle dut réapprendre à vivre sans, comme amputée d'une moitié de cerveau, apprendre à se souvenir, à retenir. Mais dans son état, la tâche était ardue.

Un samedi après-midi d'errance, comme dirigée par une force extérieure, elle s'est retrouvée dans la ménagerie du Jardin des plantes. Recroquevillée dans un coin de sa cage, Nénette offrait par sa mélancolie un miroir dans lequel Anabelle se reconnut, comme si l'animal face à qui ils s'étaient rencontrés lui signifiait du regard une détresse commune engendrée par l'absence de François.

Assise sur une nacelle qui la balance à peine, elle observe, immobile, les déplacements des visiteurs, les branches nues qui composaient sa forêt. Anabelle est sortie du bâtiment de pierres grises. Délaissant sur sa gauche le vivarium et ses odeurs de terres humides, elle longe la bordure de roseau derrière laquelle un bouquet immobile de flamants rouges du Chili semble attendre patiemment la fin du monde.